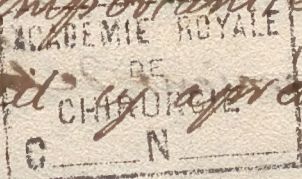


~~111111~~ ~~111111~~
Monsieur



Je réponds un peu tard à ce que vous
avez exigé de moi en faveur de feu
m^r. Delair. quelques soins que je me
sois donné pour cela la jalousie des
contemporains et les maladies de la
veuve n'ont rien accordé à mon zèle
mes importunités ont enfin obtenu
le détail  que j'ai traduit

ARC 1

d. 2 n^o 2 (2)

de L'italien.

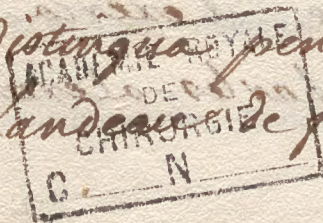
M. Delair naquit en champagne dans la petite ville de Vandœuvre, vers l'an 1638: son pere chirurgien du lieu lui donna les premiers élémens de son art après l'avoir envoyé au college de Troye. il fut ensuite envoyé à Paris pour satisfaire son emulation très vive quoique naissante. il arriva dans cette capitale chargé de peu d'argent. mais la bonne conduite, son zèle et ses applications le mirent bien-tôt en état de pouvoir satisfaire à ses besoins et à ses instructions. il traita clandestinement des malades qui l'honoroient de ^{leur} ~~la~~ confiance

et ses succès lui en attiroient de nouvelles,
ce le benefice qu'il en retirait fut employé
à ses instructions, car il avoit un desir extreme
de se perfectionner.




Pour parvenir à son but, il n'épargna
ni peines, ni soins, ni dépense. Ses amitiés
aux écoles publiques et particulières le
mirent bientôt en état d'être reçu chirurgien
d'une compagnie qu'il ambitionnoit avec
d'autant ^{plus} d'ardeur que la guerre lui fournissoit
l'occasion de faire valoir ses talens.


Toujours tourmenté par le desir de se
perfectionner il servit avec zèle et se
distingua pendant le dernier siége de
Landau de façon qu'il mérita la place



Le premier aide-chirurgien de l'hôpital
militaire de cette place. aussi lui fut elle
offerte et acceptée et là sous les savantes
leçons et l'heureuse pratique de M.
Domergue le pere, alors chirurgien
major de l'hôpital, le jeune Belair fit
des progrès si rapides que sa réputation
vola dans les cours voisines. De sorte
qu'ayant mérité toute la confiance
de son chef il fut bientôt honoré
de celle du Prince Eberhard-Louis, Duc
de Wurtemberg qui se l'attacha en qualité
de chirurgien de la personne et de chirurgien
major du cercle de Suabe. il exerça les
emplois auprès du Duc Charles-Alexandre.

Eberhard-Louis, ayant  pris par le chirurgien
l'établissement de l'Académie Royale de
chirurgie, l'envoya à Paris présenter au
Roy et à cette société académique le fœtus
qui avoit demuré quarante six ans, sans
corruption, dans le ventre de la mère.

M. Delair continua ses services auprès
du Duc Charles-Eugene, actuellement
regnant qui ne la perdit qu'avec regret.

 Il a bien voulu le lui témoigner par
une marque singulière de son affection.

En effet quelques bienfaits que ce prince
eût accordé au S^r Delair il fut le voir
peu de momens avant la mort et resta
quelque temps à côté de son lit sans craindre
la ~~sièvre~~ maladie qui en quinze jours de

tems termina la vie de ce chirurgien,
qui mourut le 26. aoust 1752. gene-
ralement regrete. s'étant toujours montré
digne de l'estime universelle tant par
sa piété solide, sa charité sans bornes,
son affabilité et sa politesse envers le
moindre serviteur, sa vigilance à secourir
les pauvres de ses soins et de sa bourse
et enfin par le ferveur de son zèle
pour le service de son Prince qui ne
faisoit pas le moindre voyage même
d'amusement sans l'emmener avec lui.
il eut de si grands succès dans toutes les
operations de son art qu'il fut toujours
appelle dans toutes les consultations
où il s'agissoit de combattre des maladies

graves, ses avis n'étoient pas même
dédaignés dans les plus petites tout on
comptoit sur son savoir. aussi a-t-il été
pendant plus de trente ans d'une grande
utilité non seulement aux Sujets
des trois Ducs qu'il a servis successivement
mais encore à ceux de quelques Princes
voisins. Enfin feu M^r d'Elair s'est toujours
montré bon citoyen et aussi tendre ami
que sincère et très bon mari.

Voilà, Monsieur, le détail que je recus
hier en italien et que j'ai cru devoir
traduire. vous en faires l'usage que
vous jugerez à propos. il suffit qu'il me
procure l'occasion de vous renouveler



Manheim — 20. Sept. 1753.

Des sentimens qui vous sont déjà connus
et que je ne dementirai jamais, trop
flaté de pouvoir mériter l'honneur
de votre estime, et la permission de
vous assurer quelque fois de la
vénération avec laquelle j'ai l'honneur
d'être.

Monsieur



Votre très humble et très
obéissant serviteur

R. Vermale

Manheim
le 16. may 1754.

S.S. faites-moi connoître, Monsieur, ce que
vous pensés du mercure de M^r. Torvès je
suis chargé par une personne distinguée d'en
demander votre avis.